



LE LIEN

des Cellules de Prière

61^e année N° 269

Trimestriel

Avril-juin 2014

Survivre, vivre, vivifier à la suite du Christ

Retrouver le sens de sa vie après une perte

Par Shafique et Mireille Keshavjee

Les pertes

Tous, nous vivons des pertes. Et celles-ci peuvent être très différentes.

Il y a les pertes *superficielles*, comme celles d'une perte de poids (que l'on peut rechercher!) ou de cheveux (que l'on peut redouter...).

Il y a les pertes bien plus *graves* qui résultent de mauvais choix. Ainsi, une personne qui espère devenir riche par des jeux d'argent risque de perdre tout ce qu'il possède. Et la personne qui se met à fumer ou à beaucoup boire perdra certainement sa santé. Et l'homme ou la femme qui se met à tromper son conjoint ne pourra que perdre son bonheur conjugal et familial. Toutes ces pertes se ressemblent: en espérant obtenir un gain rapide ou un bonheur illusoire, ceux qui font ces mauvais choix se trouvent appauvris voire ruinés.

Et il y a les pertes *subies*, celles que nous n'avons pas choisies et qui ont d'autres origines: par exemple la perte d'un objet que l'on nous vole ou qui se casse. Ou encore la perte d'un animal domestique qui meurt. Il y a aussi toutes ces pertes qui ont des répercussions profondes, telles la perte d'un travail, de la santé, d'un projet de vie, de la mémoire, de l'estime de soi ou... de la jeunesse!

Sœur Emmanuelle a pu dire: «*Je me suis préparée à mourir, mais pas à vieillir!*».

Finalement, il y a les pertes qui nous affectent le plus, celles d'un proche. La mort d'un père, d'une mère, d'un époux, d'une épouse, d'un(e) ami(e)... nous meurtrit intensément. Et il y a finalement la mort d'un enfant, voire de plusieurs enfants, qui nous brise au plus intime de nous-mêmes.

Perdre un proche, c'est une expérience constitutive de l'existence humaine et donc universelle. En même temps, les

ÉDITORIAL

L'homme du monde moderne est constamment sollicité par des publicités qui l'invitent à acquérir, à obtenir davantage, en vue de profiter de davantage de confort et de richesses. Ce concert médiatique nous poussant à avoir toujours plus, laisse malheureusement bien peu de place à la réalité de notre vie qui, dans sa fragilité, nous entraîne forcément à connaître des dépouillements. Perdre sa jeunesse, sa santé ou un être cher fait partie des drames qui frappent toutes les familles.

Dans ce numéro, les auteurs nous partagent ce qu'ils ont vécu lorsqu'ils ont été atteints par l' inexplicable disparition d'un enfant. Comme pour Job, cette épreuve a généré de grandes douleurs et des interrogations sur le mystère du mal et de la destruction. Dans de telles épreuves, les abstraits concepts théologiques s'effacent, toutes les certitudes sont ébranlées. Alors que les questions et la souffrance semblent tout emporter, seul le fil intime du cœur permet de s'accrocher à Dieu,

(Suite en page 2 →)

de garder un lien de prière et de relation avec son Seigneur.

C'est dans ces moments où tout semble disparaître que l'Évangile révèle sa force d'assistance et d'espérance.

Car alors que l'homme éphémère ne saurait échapper à sa dimension de poussière, le Christ est venu percer un chemin de Vie. Caché en lui, l'homme peut traverser l'abîme de la mort pour entrer dans une dimension nouvelle et dans la consolation.

« Dieu lui-même sera avec eux, il essuiera toute larme de leurs yeux, et la mort ne sera plus; il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur, car les premières choses ont disparu. » (Ap 21.3-4)

Tout cela nous invite à prier particulièrement pour ceux qui vivent de telles souffrances et à les entourer d'affection, afin de leur témoigner avec douceur de cette espérance.

Une espérance à cultiver aussi dans notre cœur en relativisant les richesses de ce monde pour s'attacher à Dieu et aux autres. Car si tout finit par disparaître, seules trois choses demeurent: *« la foi, l'espérance, l'amour; mais la plus grande de ces choses, c'est l'amour »* (1 Co 13.13).

Jacques-Daniel Rochat

circonstances étant chaque fois différentes (mort par accident, maladie, suicide, meurtre, guerre...), c'est une expérience particulière et donc unique. D'où l'extrême difficulté pour en parler.

Survivre

Trois verbes me semblent bien résumer ce qui fait l'essentiel de l'existence: vivre, vivifier et survivre. Le plus pénible, mais probablement le plus riche en découvertes, c'est survivre.

Une perte nous affecte en profondeur et nous fait entrer dans un temps de survie. Dans un tel temps, de multiples émotions peuvent nous envahir.

Déni et *sentiment d'irréalité*: la perte semble impossible à intégrer ou à imaginer.

Isolement et *déphasage*: la douleur est telle qu'elle nous coupe des autres.

Mélancolie et *dépression*: seule une fuite dans le passé ou hors des relations habituelles semble nous protéger.

Implosion et *amputation*: la vie intérieure est disloquée et la perte de l'être aimé nous ampute dans notre chair.

Des *sentiments d'injustice* (pourquoi lui ou elle?), de *culpabilité* (ai-je mal agi?) ou de *colère* (Dieu ou le monde semble haïssable) peuvent nous submerger.

La vie est alors ressentie comme une prison.

Quand ces *sentiments d'abandon* ou de *dégoût de la vie* nous envahissent, nous avons un avant-goût de l'enfer qui est l'enfermement suprême.

Dans la Bible, plusieurs des grands prophètes et témoins ont connu ces temps de désespoir: Moïse (Nb 11.14-15), Élie (1 R 19.4), Jonas (Jon 4.3) ou Jérémie (Jr 20.14-18), parmi d'autres, auraient préféré mourir ou ne pas être nés.

Job, qui a subi la mort de tous ses enfants (Jb 1.18s), est un des témoins bibliques qui s'est le plus exprimé sur la souffrance liée à des pertes. Une de ses paroles est particulièrement éclairante:

« Si je parle, ma douleur n'en est point calmée, et si je me tais me quittera-t-elle ? » (Jb 16.6).

Lorsque la souffrance est si forte, ni la parole ni le silence ne semblent pertinents. En effet, aucune parole ne peut restituer celui ou celle qui est perdu(e). Et aucun silence ne peut guérir de la douleur de l'absence.

Jésus lui-même a connu ces temps de survie.

Avant sa passion, il s'est écrié: *« Mon âme est triste à en mourir »* (Mt 26.38).

Et sur la croix, il a crié: *« Mon Dieu, pour quoi m'as-tu abandonné ? »* (Mt 27.46).

Jésus, le Fils de Dieu, est celui qui a connu la profondeur de nos souffrances et peut nous aider à les traverser (He 4.14-16).

Témoignage

Mon épouse et moi-même avons perdu un de nos fils, Simon, à l'âge de 13 ans et demi, à la suite d'un cancer. Voici quelques mots donnés par mon épouse.

« La première question que Simon m'a posée, dans le box des urgences, fut : « Maman, est-ce que je vais mourir ? ». Quelle question ! Aucune maman n'est préparée à cela !

Après de nombreux traitements plus ou moins réussis, nous avons appris en avril 2005 qu'il n'y avait plus rien à faire. Malgré la prière de milliers de personnes et la meilleure médecine au monde, il ne restait que des soins palliatifs en attendant le décès...

Voir son enfant rendre son dernier souffle est une chose atroce.

C'est facile de parler de « résurrection » quand on n'est pas touché de près, mais là, je dois vous avouer que parfois je me suis dite : « Et si toute cette histoire de résurrection n'était qu'une invention, une consolation trop facile pour ceux qui restent ? »

Mais, malgré ces doutes, chaque fois que je relisais l'Évangile, surtout le passage des disciples d'Emmaüs, une paix étrange m'était donnée.

Au réveil, et lorsque l'horreur du départ de Simon me revenait en mémoire, une parole m'aidait à émerger et à vivre la journée nouvelle :

« C'est dans ma faiblesse que la force de Dieu peut s'accomplir » (2 Co 12.9).

C'est depuis, chaque matin, ma prière : « Que dans ma faiblesse et mes pauvres forces humaines, l'Esprit Saint puisse transformer ce que je vis, ce que je fais et qu'il me renouvelle dans mes forces ».

Le deuil fragilise, nous rend vulnérables, hypersensibles... les larmes et les sanglots sont souvent au rendez-vous, vite éveillés par une rencontre, une image, une association à un souvenir, un chant. J'ai accepté cette fragilité, elle fait partie de moi, maman en deuil.

Le chemin de deuil est long, il faut l'accepter, passer par différentes étapes de reconstruction. Dans ce long processus, le groupe de prière auquel j'appartiens m'aide à traverser cette épreuve et à rester vivante et créative.

Puisse le Christ ressuscité donner à chacun les bonnes personnes et les meilleurs soutiens pour traverser ses deuils. »

Les chrétiens du passé et du présent ne sont pas, par magie ou par miracle, exemptés de la souffrance. Mère Teresa, connue à travers le monde entier pour son engagement envers les plus démunis et pour son sourire, a confié à son confesseur avoir perdu pendant des années le sentiment de l'amour de Dieu à son égard. Comme Jésus sur la Croix, elle a vécu l'abandon. Et malgré cela, elle a continué jour après jour, année après année, à aimer et à sourire au Christ caché...

Lorsque l'enfermement nous fait nous replier sur nous-mêmes, la réponse la plus féconde, c'est la communication du corps et du cœur.

Souvent, cela commence par le corps.

Communiquer avec la beauté de la

Création est un baume précieux.

Communiquer par un repas vaut bien des mots. Lorsque Élie voulait mourir, la réponse de l'ange ne fut pas un sermon, mais de la nourriture. Et cela, deux fois de suite (1 R 19.4-8). C'est seulement après cela qu'il était à nouveau disponible pour entendre Dieu lui parler dans le silence (1 R 19.12).

Communiquer avec toute forme de beauté (musicale, artistique...) est souvent un bon moyen de faire une brèche dans nos prisons intérieures.

Mais la communication la plus féconde est celle des cœurs.

Communiquer par le partage vrai en couple, en famille, avec un groupe d'amis.

Communiquer par des lectures ou des films qui abordent le sujet de nos pertes.

Et surtout communiquer par la prière. Seul à seul avec Dieu et dans l'intimité d'un groupe.

Au cœur de nos enfermements, il est important de savoir que *tout passe*: cette épreuve et cette douleur aussi (1 Co 10.13; Ap 21.4).

Et le fondement de cela est le Christ qui est notre passage, notre Pâque (1 Co 5.7). C'est pourquoi Paul pouvait affirmer avec force: «*Pressés de toute part, nous ne sommes pas écrasés; dans des impasses, mais nous arrivons à passer*» (2 Co 4.8).

Vivre

Si survivre c'est avoir faim, alors vivre c'est savourer. Dans notre société stressante, voire parfois dans notre Église stressante, nous passons constamment de la pression à la dépression.

Nous sommes tellement préoccupés par le survivre ou par le fait de vivifier que nous ne prenons tout simplement plus le temps de vivre. Vivre, c'est prendre le temps de jouir, de jubiler. Pour l'apôtre Paul, vivre, c'est Christ (Ph 1.21). C'est laisser la Vie même du Christ jaillir en nous.

Or Jésus a dit: «*Comme le Père qui est vivant m'a envoyé et que je vis par le Père, celui qui me mangera vivra par moi*» (Jn 6.57).

C'est parce que Jésus est nourri par la volonté festive de son Père qu'il est par excellence le Pro-Fête, le Communicateur de la Fête de Dieu au cœur des défaites humaines.

C'est parce que Jésus est nourri par Dieu lui-même qu'il peut s'offrir en nourriture pour nous. Participer à la Sainte Cène, à l'Eucharistie, c'est entrer dans une longue transformation intérieure de nos vies. À partir de ce Centre où le Christ se donne à goûter, où par le pain et le vin il se laisse savourer, nous découvrons progressivement que tout dans la vie peut devenir comme un sacrement.

Vivre, c'est tout savourer comme des signes de la Beauté de Dieu. Une fleur, un

fruit, un paysage, une mélodie, un enfant, une expression nouvelle sur un visage, une rencontre vraie... autant de lieux où une communion savoureuse est possible si nous prenons le temps d'en jouir.

Une tradition juive affirme que Dieu nous demandera des comptes pour toute joie légitime qu'il avait placée sur notre route et que nous aurions rejetée.

Vivre, c'est aussi créer. Une des grandes joies que Dieu donne à l'être humain, créé à son image, c'est d'être créateur à son tour.

Quand Simon était malade, nous avons décidé de rester créatifs jusqu'à son dernier souffle. Ainsi, quelques jours avant sa mort, nous avons finalisé un petit livre qu'il avait imaginé, *Philou et les facteurs du ciel*.

Vivifier

Si survivre, c'est avoir faim et vivre c'est savourer, alors vivifier, c'est partager son pain, c'est devenir soi-même pain de vie que d'autres peuvent savourer. Comme au temps de Jésus, il y a aujourd'hui beaucoup de personnes harassées et prostrées. Les besoins sont immenses et la moisson est abondante (Mt 9.36s). Dans nos Églises, dans notre pays, dans tant d'autres pays, les souffrances peuvent être grandes, immensément grandes.

Vivifier, c'est écouter, compatir, partager, transmettre.

Vivifier, c'est permettre à d'autres de passer de la survie à la Vie et devenir à leur tour des personnes vivifiantes. Cela commence par un sourire chaleureux, une écoute bienveillante, une parole d'encouragement, un remerciement. Cela se poursuit par le partage de l'Évangile et par toutes les activités que l'Église organise: des cultes aux catéchismes, des activités diaconales à la mission. Tout ce que nous faisons n'a qu'un seul objectif, celui de vivifier. Et cela demande beaucoup d'humilité.

En effet, vivifier, c'est accepter que le pain offert à l'autre ne le transforme pas en un double de moi-même, mais le nourrisse pour qu'il accède à sa vraie identité en Christ.

Vivifier, c'est laisser le Saint-Esprit libérer des énergies et des dons qui jusqu'alors étaient étouffés ou ignorés.

Lorsque Alexandre le Grand vint visiter Diogène, un philosophe bien connu à cette époque, dans le tonneau où il aimait à séjourner, il lui demanda: «Que puis-je faire pour toi?» Celui-ci lui répondit: «Écarte-toi de mon soleil».

Vivifier, c'est arrêter de faire de l'ombre aux autres par nos personnes et par nos idées, par nos exigences et nos réalisations, afin que le Soleil de Dieu les réchauffe directement et les épanouisse.

Vivifier, c'est relier les personnes à Christ en s'écartant soi-même.

Le fondement: le Christ ressuscité

Le chrétien, comme tout être humain, vit des pertes. Mais ce qui le différencie, c'est qu'il cherche à suivre le Christ mort et ressuscité pour nous.

Aujourd'hui trois grandes visions de la vie, de la mort et de l'au-delà sollicitent notre adhésion.

Selon une vision matérialiste, à la mort tout se désintègre.

Selon les conceptions de l'Orient et de certains peuples africains, après la mort, l'âme se réincarne de multiples fois.

Selon une vision monothéiste, après la mort, tous ressusciteront pour un jugement qui mène à la vie ou à la condamnation (Jn 5.28s).

L'apôtre Paul, ébloui par le Christ ressuscité, a affirmé avec beaucoup de clarté quel est l'unique fondement des chrétiens.

Voici ce qu'il a écrit dans le premier texte du Nouveau Testament: «*Nous ne voulons pas, frères, que vous soyez dans l'ignorance au sujet de ceux qui dorment (de ceux qui sont morts), afin que vous ne vous attristiez pas comme les autres qui n'ont pas d'espérance. En effet, si nous croyons que Jésus est mort et qu'il est ressuscité, de même aussi ceux qui sont morts, Dieu les ramènera par Jésus et avec lui.*» (1 Th 4.13-14).

Le Christ est ressuscité et nous ressusciterons avec lui. Si tel n'était pas le cas,

la foi serait une vaine illusion (cf. 1 Co 15).

Paul en était tellement convaincu qu'il a pu affirmer: «*Pour moi, vivre, c'est le Christ... et mourir m'est un gain*» (Ph 1.21).

Préférerait-il la mort à la vie? Est-ce un appel au suicide? Absolument pas!

Plus loin, il poursuit: «*Je suis pris dans ce dilemme: j'ai le désir de m'en aller et d'être avec Christ, et c'est de beaucoup préférable, mais demeurer ici bas est plus nécessaire à cause de vous*» (Ph 1.23-24).

Après son expérience du Christ, mort et ressuscité pour lui, Paul était tiraillé. Par le Christ, il avait commencé à savourer une plénitude de bonheur, un Amour lumineux qui l'accueillait tel qu'il était. Et cette expérience avait créé en lui un détachement par rapport à ce monde. Paul savait désormais que son identité véritable n'était pas dans tout ce qu'il allait faire, dire ou transmettre, mais bien dans cette communion avec la Source de la Tendresse, que l'Esprit Saint lui donnait de goûter déjà.

Dès lors, Paul avait hâte de trouver en abondance cette vie infinie du Christ au-delà de sa propre mort. Et en même temps, et c'est là qu'est tout le dilemme et le tiraillement, Paul savait que Dieu lui-même l'appelait à rester sur terre pour vivifier ses proches, l'Église et la société.

Être chrétien, c'est être tiraillé. Tiraillé entre le *désir de s'en aller*, de mourir, pour être pleinement avec le Christ (et les êtres chers déjà partis) et le *désir de rester sur terre* pour que ceux qui sont autour de nous progressent dans la foi, la connaissance et l'amour. Le premier désir est le plus préférable, le second, le plus nécessaire. Si nous sommes encore en vie, c'est pour l'édification de ceux qui nous entourent.

Paul nous laisse un enseignement formidable: si même la mort peut être un gain, alors dans d'autres pertes, un gain est parfois possible...

Ainsi, que ceux qui sont au chômage, dans la maladie ou l'échec ne se découragent pas. Qu'ils aient confiance en Dieu et dans le Christ (Jn 14.1). Dans ces pertes, un gain à venir est en train de germer.

Conclusion

Une des plus grandes pertes pour un être humain, c'est probablement celle de voir mourir son enfant. Tout parent doit se souvenir qu'engendrer un fils ou une fille, c'est faire apparaître un être qui va disparaître, mais appelé à la vie éternelle.

La question la plus essentielle du Nouveau Testament nous est posée par Jésus: «*Je suis la résurrection et la vie: celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra; et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Crois-tu cela?*» (Jn 1.25-26).

Trouver le sens de sa vie, c'est répondre: oui, Seigneur, je crois cela!

Retrouver le sens de sa vie après une perte, c'est survivre, vivre, vivifier à la suite du Christ ressuscité.

Avec l'apôtre Paul, nous avons l'espérance que tout – même nos pertes – concourt au bien de ceux qui se confient dans le Christ (cf. Ro 8.28).

Aujourd'hui, nous voyons l'envers de la tapisserie de nos vies. Mais un jour nous verrons l'endroit. Aujourd'hui, nous voyons comme dans un miroir. Mais un jour nous verrons face à face (1 Co 13.12).

Et ce jour-là, il nous sera enfin donné de comprendre pourquoi certaines des plus grandes pertes de nos vies ont peut-être caché les plus grands gains.

Echanges en groupes

1. Qu'est-ce qui, dans le témoignage et le message donnés, vous a touché ou interpellé?
2. Dans vos propres pertes, qu'est-ce qui concrètement vous permet de survivre, de vivre ou de vivifier?

Quelques lecteurs nous ont fait remarquer que l'article sur «la racine de la pauvreté» du numéro précédent, en mettant l'accent sur l'enjeu au niveau de la mentalité, passait sous silence l'aspect tout aussi réel de l'injustice et de l'oppression qui contribuent également à la pauvreté. Puisque l'article est tiré d'un livre dont le thème est justement l'influence de la mentalité sur le développement, ce serait inapproprié de reprocher à son auteur de se concentrer sur cette dimension. Cependant, il est important de préciser qu'il y a d'autres enjeux autour de la pauvreté que nous ne devrions pas négliger.

La racine de la pauvreté - et comment la combattre

Genèse 3.17-18: *Il dit à l'homme: «Puisque tu as écouté ta femme et mangé du fruit au sujet duquel je t'avais donné cet ordre: 'Tu n'en mangeras pas', le sol est maudit à cause de toi. C'est avec peine que tu en tireras ta nourriture tous les jours de ta vie. Il te produira des ronces et des chardons, et tu mangeras de l'herbe des champs.*

Ce verset décrit la transition d'une vie dans le jardin créé par Dieu, avec une

provision complète à tous les besoins, vers le combat pour la survie qui caractérise une grande partie de l'humanité encore aujourd'hui. L'élément déclencheur de cette situation est l'entrée du péché dans le monde, et cela entraîne une rupture dans toutes les relations. Le péché peut être commis ou subi, et cela se produit au niveau individuel comme au niveau de communautés ou de nations entières. Dans tous ces cas, la pauvreté peut en être le résultat. Un individu peut

être pauvre, parce qu'il dilapide ses ressources pour s'enivrer, ou parce qu'il a été escroqué par un autre. De même, toute une communauté peut être dans la pauvreté à cause d'une corruption (interne) omniprésente, ou à cause d'une oppression ou exploitation externe. Dans la pratique, ce sont souvent plusieurs de ces dimensions qui se combinent pour produire un cercle vicieux composé de luttes pour la survie, de conflits autour des ressources, d'avarice, de criminalité et d'oppression. A qui la faute alors? Certains imputent toute la responsabilité aux «grands méchants capitalistes», et d'autres mettent l'accent sur la responsabilité individuelle de chacun. En réalité, la responsabilité est souvent partagée entre plusieurs acteurs, individuels et collectifs. Peut-être que nous ferions bien d'appliquer aussi dans cette situation la parole de Jésus: «Que celui qui est sans faute lance la première pierre!» (Jn 8.7)

En tant que disciples de Christ, notre rôle n'est pas de lancer des pierres, mais de nous engager à la suite de celui qui est venu annoncer «une bonne nouvelle pour les pauvres». (Lc 4.18) Alors, quelle devrait être notre réponse face à la pauvreté? La Bible nous montre plusieurs façons pour la combattre, et chacune a son importance:

La compassion

(Luc 6.36)

Selon l'exemple de Jésus qui fut «ému de compassion» pour la foule qui n'avait pas mangé (Mc 8.2), notre attitude de base envers les pauvres devrait être la compassion. Contrairement aux Pharisiens qui considéraient la pauvreté comme un signe du jugement de Dieu, Jésus n'a jamais fait de reproches aux pauvres, mais les a accueillis avec bonté et compréhension.

L'appel à la repentance

(Matthieu 3.2, Luc 13.3, etc.)

Néanmoins, Jésus a appelé tous, riches et pauvres, à se repentir, c'est-à-dire à vivre différemment. En ce qui concerne la pauvreté, cela implique que chacun prenne conscience de sa part du problème. Les riches, par exemple, pourraient se repentir de leur orgueil et leur fausse sécurité basée sur les richesses matérielles (1 Ti 6.17), tandis que les pauvres pourraient se repentir du fatalisme ou de la passivité. Evidemment, ces fausses attitudes ne concernent pas tous les riches ni tous les pauvres. Néanmoins, face à la justice de Dieu, tous sont dans le même bateau: tous ont péché, et tous sont appelés à la repentance.

L'enseignement en vue d'un changement des mentalités

(Esaïe 42.1, Romains 12.2)

Comme nous avons vu ci-dessus, la pauvreté est aussi le résultat de fausses habitudes et manières de penser répandues dans des sociétés entières. Alors, une repentance individuelle ne suffira pas pour apporter des changements. Un effort intentionnel est nécessaire pour confronter les mensonges communément crus par la vérité. (C'est principalement dans cet effort que s'inscrit le livre «Faites des nations mes disciples» de Darrow Miller, duquel nous avons publié un extrait dans le «Lien» précédent.)

L'assistance directe

(Galates 2.10; Jacques 1.27)

Il existe de nombreux pauvres qui ne peuvent pas sortir de leur condition: les veuves, les orphelins, les prisonniers, les malades, les handicapés, les personnes âgées, etc. Dans ce cas, il est évident que la réponse consiste en une assistance

directe. C'est l'exemple qui nous a été donné par l'église de Jérusalem qui distribuait quotidiennement de la nourriture aux veuves. (Ac 6.1)

L'engagement pour la justice
(Esaïe 1.17)

De nombreux pauvres sont des victimes d'injustices, face auxquelles ils n'ont pas les moyens de se défendre. C'est alors à ceux qui le peuvent d'intervenir en leur faveur et de prendre leur parti, en vue de redresser l'injustice. (Prov 31.8) Cela peut impliquer d'agir au niveau sur le plan médiatique ou politique au niveau local, national ou international.

Le soutien à l'état de droit
(Romains 13.1-5)

Une part non négligeable de la pauvreté pourrait être évitée par un juste fonctionnement des autorités civiles qui maintiennent le droit. En tant que chrétiens, nous sommes appelés à être de citoyens loyaux, à nous abstenir de toute fraude, et à prier pour les autorités. C'est seulement s'il y a une protection efficace contre la criminalité que nous pouvons «mener une vie paisible et tranquille». (1 Ti 2.1-2)

Le renoncement et le service
(2 Corinthiens 8.9)

Jésus a renoncé à ses privilèges célestes pour venir sur terre à notre secours, il s'est rabaissé pour nous élever. Chaque fois que nous renonçons à des privilèges matériels pour partager ce que nous avons avec les pauvres, ou que nous renonçons à notre confort pour aller servir les pauvres, nous suivons son exemple et, malgré la peine, nous en recevons une joie profonde.

Manuel Rapold

Le Lien des Cellules de prière est aussi accessible sur Internet, par le site chrétien «**Shékina**».
<http://www.shekina.com>

Adresse pour tous pays sauf RDC :

LE LIEN DE PRIÈRE

Case Postale 27
2316 Les Ponts-de-Martel
(Suisse)
lelien@bluewin.ch



Adresse pour la Rép. dém. du Congo

LE LIEN DE PRIÈRE RDC

B. P. : 7079 Kinshasa 1
Rép. dém. du Congo
Tél: (00243) 98962658
E-mail: lienrdc@gmail.com

Rédaction: en équipe
Paraît 4 fois par année

Dons inclus, abonnement minimum CHF 6. / € 5.-

Comptes postaux et bancaires:

Suisse:
Compte postal 12-3733-3
IBAN CH12 0900 0000 1200 3733 3
BIC POFICHBEXXX
Le Lien de Prière
2016 Cortaillod (Suisse)

France:
Virements à la banque postale: chèques à libeller au nom de Yves et Florence Felix/Lien, no CCP 329600 U Grenoble
Chèques bancaires: à libeller au nom de M. ou Mme Yves Félix, et envoyés à leur adresse: Florence Félix, 1273 chemin d'Huffin, 74160 Neydens, (France)

Belgique:
M. Éamann Ó Ruairc
Rue du Ham 132, 1180 Bruxelles.
Compte bancaire
IBAN BE55 6351 3448 0144
BIC BNAGBEBB

Des exemplaires supplémentaires de ce numéro — et de 4 numéros précédents — vous sont offerts gratuitement sur demande (voir adresse Suisse ci-dessus).

DANS CE NUMÉRO:

Articles
Survivre, vivre, vivifier à la suite du Christ 1
La racine de la pauvreté - et comment la combattre 6